

**Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Madame la Vice-Présidente,
Monsieur le Chargé d'affaires de l'Ambassade du Liban en France,
Monsieur le représentant de la députée de la 10ème circonscription
des Français de l'étranger,
Mesdames et Messieurs les Académiciennes et les Académiciens,**

Ma réception parmi vous aujourd'hui, élu par vous comme correspondant étranger, le 26 septembre dernier, m'honore et m'oblige.

Elle m'honore en devenant membre de cette prestigieuse assemblée, née d'une longue tradition, créée depuis plus de deux cents ans. Je suis honoré aussi parce que l'Académie Nationale de Médecine porte en elle les germes de la France que j'aime. Et ces murs qui nous entourent témoignent de ces valeurs de France.

Cette élection m'oblige aussi car pour le médecin Libanais que je suis, naturalisé Français pour services rendus à la France, cette histoire d'amour avec la France se construit depuis très, très longtemps. En l'égrenant devant vous, je remercierai au passage beaucoup de personnes.

Il y a d'abord la langue française.

Tour à tour, Il y eut les chants nocturnes de ma mère, en français pour m'endormir, les versets de mes premiers poèmes appris à l'école dans la langue de Molière, les cantiques chantés à la messe, toujours en français, mon premier livre dévoré, « *Tistou les pouces verts* » de Maurice Druon, mon émerveillement devant les colères en langage parfait de mes enseignants à l'école et mon baccalauréat français présenté le matin après une nuit passée dans les abris lors de la guerre civile qui sévissait au Liban.

Il y a eu ensuite la médecine.

Apprise à la FFM, Faculté Française de Médecine de l'Université Saint-Joseph, construite par les admirables Pères Jésuites en 1883. Médecine enseignée par des maîtres dans un français impeccable avec des stages cliniques à l'Hôtel-Dieu de France, berceau de la médecine française au Liban, où toutes les passations des soins se passaient et se passent encore en français.

Ainsi, je devenais de plus en plus amoureux de cette langue en apprenant en français *la paralysie des amoureux* du nerf radial, *le coup de tonnerre dans un ciel serein* de la bouffée délirante aiguë, *le syndrome de la tortue* en Gériatrie, et toutes ces entités cliniques que l'on comprend mieux parce qu'elles sont décrites en français.

Et puis arriva le choix de la discipline médicale.

C'est tout naturellement que je suis tombé sous le charme de la psychiatrie.

La psychiatrie apprise dans les Annales de Henri Ey, mes stages à l'Hôpital Sainte-Anne sous les auspices des successeurs de Pierre Deniker et Jean Delay avec précisément Henri Loo et Jean-Pierre Olié dont je ne regretterai jamais autant l'absence aujourd'hui, l'autisme et son monde particulier appris auprès de Catherine Barthélemy, la Bioéthique enseignée par le Père Patrick Verspieren qui prônait tous azimuts les valeurs françaises dans les soins aux malades et par Pierre Le Coz, directeur de ma thèse de *Sciences et Éthique*, qui m'a tellement appris sur l'humanisme en médecine.

Mesdames et Messieurs les Académiciennes et les Académiciens,

Il n'est pas étrange qu'un Libanais soit élu dans cette illustre assemblée.

En effet, le 27 juillet 1941, le général de Gaulle déclarait : « *Dans tout cœur de français digne de ce nom, le seul mot de Liban fait remuer quelque chose de très particulier. Les Libanais ont été le seul peuple, dont jamais, aucun jour, le cœur n'a cessé de battre au rythme de celui de la France* ».

Comment ne pas succomber à la portée de cette affirmation, ne pas y voir les signes indélébiles d'un destin commun, d'une aventure à deux qui ne se terminera jamais ?

Car, incontestablement nos deux pays, la France et le Liban, sont liés par un pacte d'amour.

En me choisissant pour siéger auprès de vous, vous perpétuez cette tradition ancrée entre nos deux pays.

Étudier la médecine en français et parler aux malades en arabe, jongler sans relâche entre l'arabe et le français, lire et écrire en français, penser et parler en arabe, me déplacer de Paris à Beyrouth et de Beyrouth à Paris, telle a été un peu ma destinée. Et peut-être celle de beaucoup de mes compatriotes.

A tel point de ne plus savoir dans quel pays je suis et de confondre dans mon amour et mon esprit entre le Liban et la France, la France et le Liban.

Pour cela, je finirais, comme tout bon Libanais, au lieu de vous remercier en vous disant « *merci beaucoup* », je vous dirai « *merci Ktir* ». Comme à Beyrouth.

Sami RICHA